

NATHANIEL IAN MILLER

L'odyssée de Sven



PRIX

CLUB DES LECTEURS

★ SÉLECTION ★



PRIX CLUB DES LECTEURS

Ce livre a été lu en avant-première par des lecteurs et des libraires de la France entière, membres des Clubs des Lecteurs J'ai lu.

Chaque mois, ces passionnés se réunissent pour partager leur amour des livres ; chaque année, ils élisent le roman de l'été.

Pour en savoir plus sur les modalités du prix, rendez-vous ici :
jailu.com.

Librairie Le Pavé dans la Mare à Élancourt (78)

Chantal, Geneviève, Hélène, Jacqueline, Laurence, Marie-Claude, Marie-Espérance, Marie-Thérèse, Maryse, Nadine, Sophie, Stéphanie

Librairie Charlemagne à Hyères (83)

Anne-Marie, Coralie, Élodie, Martine, Sabine, Sabrina, Stéphanie B., Stéphanie P.

Librairie Olbia à Hyères (83)

Anne, Colette, Danielle, Fabienne, Françoise, Jacline, Lucie, Marcello, Maryse, Monique, Odile, Sabrina

Espace Culturel E. Leclerc Porte de Gouesnou à Gouesnou (29)

Annaïg, Audrey, Brigitte, Florence, Gwen, Hélène, Inès, Isabelle, Karine, Marilyn, Marion, Morgan, Nathalie, Nelly

Librairie Un point un trait à Lodève (34)

Anne J., Anne S., Colette, Cynthia, Élisabeth, Hélène, Isabelle M., Isabelle P., Magali, Marie, Marie-José, Michèle, Raoul, Stephan

Librairie Vauban à Maubeuge (59)

Agnès, Anne, Catherine, Édith, Henriette, Isabelle, Ketty, Medina, Nathalie, Sylvia

Librairie Colbert à Mont-Saint-Aignan (76)

Brigitte, Catherine C., Catherine M., Christiane, Christine, Jérôme, Monique, Odile, Véronique

Espace Culturel E. Leclerc Plessis-Belleville au Plessis-Belleville (60)

Anthony, Aurélie, Carole, Cécilia, Christine, Élodie, Ilona, Lou-Ann, Océane

Librairie Forum à Saint-Étienne (42)

Amel, Camille, Catherine, Cécile, Clémence, Dominique, Fernando, Floriane, Isabelle, Raphaël, Samia, Stéphanie, Varouna

Cultura Venette à Venette (60)

Delphine, Gwenaëlle, Isabelle D., Isabelle N., Maryline, Noémie, Régine, Sylvie, Typhaine

L'Odyssée de Sven

NATHANIEL IAN MILLER

L'Odyssée de Sven

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mona de Pracontal



TITRE ORIGINAL
The Memoirs of Stockholm Sven

ÉDITEUR ORIGINAL
Little, Brown and Company

© Nathaniel Ian Miller, 2021

Carte © Jeffrey L. Ward, 2021 ; trad. © Libella, Paris, 2022

Poème pages 205-206 © Siegfried Sassoon
avec l'aimable autorisation
de la succession de George Sassoon

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Libella, Paris, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Eilis



NORDAUSTLANDET

Svalbard



BARENTSØYA
(ÎLE DE BARENTS)

EDGEØYA

PROLOGUE

*Depuis une minuscule cabane
au bord de l'océan*

Je m'appelle Sven. Certains me connaissent sous le nom de Stockholm Sven, d'autres sous celui de Sven le Borgne ou Sven le Baiseur de Phoques. Je suis arrivé au Spitzberg en 1916. J'avais trente-deux ans et pas grand-chose à mon actif.

J'ai une idée de ce que les gens disent sur moi, du moins les rares personnes susceptibles d'en dire quoi que ce soit : que j'ai mené une vie de trappeur solitaire dans la vaste baie et les chasses du Raudfjord, tout au bout du Grand Nord ; que j'ai été la malheureuse victime d'un accident minier ; que je ne pouvais contenir mes extravagances et que je rejetais la société. Tout cela est vrai, dans un sens, pourtant ça ne saurait être moins vrai. Et qu'on efface des tablettes cette idée que j'aurais été un cuisinier enthousiaste et doué, comme d'aucuns l'ont prétendu, car c'est on ne peut plus faux.

J'ai passé la majeure partie de ma vie au Spitzberg, un archipel situé au nord de la Norvège, dont les confins septentrionaux ne sont qu'à une poignée de degrés du Pôle invisible. Aujourd'hui le lieu est appelé le Svalbard par les hommes politiques, les généraux et les cartographes. Ou n'est rien appelé du tout, si ce n'est par quelques rares et précieuses personnes. Car l'ère des explorations est terminée depuis longtemps, et si le Spitzberg a encore sa place dans l'imagination populaire, il n'y est plus qu'un écho lointain, un mot dont on se souvient à peine.

Les gens pourraient se demander – ou est-ce moi qui me fais des idées ? – comment je parvenais à m'occuper durant ces longues décennies solitaires. Peut-être croient-ils qu'une vie est faite de jalons, de grands monolithes dressés dans une mer vagabonde et infinie qui les baigne et les érode tout à la fois. À mon avis, c'est une idiotie. On écrit peu de mémoires et on en lit encore moins, de sorte que dans la plupart des cas, lorsque nous tentons de voir derrière la vitre crasseuse de l'existence d'autrui, nous devons nous contenter de deux ou trois balises, souvent discutables. Une vie est quelque chose d'autrement plus étrange et banal que les récits ne veulent bien le montrer. Et la vérité c'est que, même si je suis connu – dans les cercles minuscules et improbables, les bulles de rosée où on a eu vent de mon existence – comme un chasseur arctique solitaire et sans égal, je ne suis rien de tel et j'ai rarement été seul.

Voici mon histoire.

PREMIÈRE PARTIE

1

Je suis né Sven Ormson, à Stockholm bien sûr. Mon père travaillait dans une tannerie et je n'avais que peu de respect pour son métier, jusqu'au jour où je me mis moi-même à trimer sur des peaux. Ma mère s'occupait de moi et de mes deux sœurs. Il n'y a rien de remarquable dans cette période de ma vie. Je ne peux pas avoir été le seul à trouver la ville étouffante – la puanteur, le bruit incessant, les interactions humaines. Parce que dans ma famille il n'y avait pas d'argent en trop, mes sœurs et moi entrâmes à l'usine dès que nous pûmes. Je n'eus jamais grand enthousiasme, dirons-nous, pour ma situation. Je n'admettais pas qu'une vie de besogne ingrate dans ce bled de merde, crasseux et puant, fût tout ce à quoi je pouvais aspirer. Je pense que ma mère me comprenait, mais jamais elle ne l'aurait dit.

Pourtant je n'étais pas de ces jeunes gens qui se croient destinés à la grandeur. À l'époque, le destin ne m'intéressait pas. Je savais que

je n'étais pas sur terre pour faire plaisir à qui que ce soit, encore moins à Dieu. Je trépignais, c'était tout. La fierté nationale, le service militaire, les chansons grivoises, les rires bruyants des hommes, l'air partagé par plusieurs dans un lieu exigü – tout cela fait partie d'un ensemble de choses que je trouvais répugnantes. Je ne pense pas avoir changé d'avis. Mais ce sont aussi des valeurs de base chères à la société suédoise. En proie aux affres assez banales de l'aversion et de l'éloignement, je me tournai, comme tant de jeunes avant moi, vers les livres.

Personnellement, c'est dans l'exploration polaire que je m'évadais, et dans la myriade de souffrances qu'un individu pouvait endurer quand il mesurait sa volonté contre l'impitoyable mort blanche. Au tournant du siècle, tout le monde en Suède parlait encore de Fridtjof Nansen et de Salomon Andrée : le premier pour ses brillantes innovations maritimes et l'histoire de sa survie spectaculaire, le second pour ses idées ridicules et sa disparition geignarde dans le vide arctique. Et puis Roald Amundsen remporta ses deux grands triomphes. J'avais vingt et quelques années à l'époque et je me souviens que mon vif intérêt s'était alors mué en obsession bénigne. Comme j'aspirais à partir pour des terres inconnues ! Je ne souhaitais nullement « marquer un point pour la Suède » ou autres absurdités. Au contraire, je me sentais prisonnier et la Suède était ma cellule.

Je lisais tout ce que je trouvais sur le sujet : des récits de voyages d'un ennui mortel – à part celui de Nansen, bien sûr ; il savait écrire, lui – ainsi que des histoires hautes en couleur et principalement fictives, comme la *Vie d'Horace Nelson* de Southey. J'avais toujours été un lecteur omnivore, disparaissant dans les livres aussi longtemps que l'autorisait mon père, mais à présent je les consommais avec une concentration singulière, fiévreuse, comme un toxicomane retrouvant son vice après une trop longue séparation.

Mes rares jours de congé, je traînais aux abords de l'Institut polaire. Je regardais les hommes aller et venir, fringants dans leurs costumes de ville, et j'essayais de me les représenter en peaux de bêtes et crevant de faim. Certains avaient des sacs en cuir que j'imaginai pleins de cartes mystérieuses. Étaient-ce des explorateurs ? Sans doute pas. Mais ils étaient plus proches de l'aventure arctique que moi. Ils avaient la main sur la poignée. Quand je rôdais près de l'entrée en m'efforçant de ne pas avoir l'air intéressé, j'essayais d'entrevoir leurs yeux – me demandant s'ils contenaient tous la même agitation sauvage que d'autres, supposais-je, trouvaient dans les miens. Mais je ne remarquais rien de spécial. Pour la plupart, ils avaient juste l'air impatients ou préoccupés. C'est peut-être l'apparence qu'ont les animaux en cage.

Je posai la question à ma petite sœur. Nous étions proches, Olga et moi. Ma sœur aînée,

Freyja, était un monstre qui me détestait – elle m'en voulait encore, je crois, de mon intrusion initiale dans son monde. Olga, en revanche, avait toujours été ma confidente. Elle était timide et un peu fragile, mais il n'y avait pas de barrière entre elle et la vérité. J'admirais cette qualité chez elle. Elle était incapable de feindre, à quelque prix que ce soit. Ma mère craignait que cela porte préjudice à ses perspectives de mariage.

« Olga, lui dis-je alors que j'avais peut-être dix-neuf ans, et elle dix-sept. Regarde-moi dans les yeux.

— Oui ? fit-elle.

— Qu'est-ce que tu vois ? »

Elle réfléchit à la question.

« Je ne vois rien.

— Ne vois-tu pas le désespoir asservissant d'une créature ligotée ?

— Non, répondit-elle.

— Regarde de nouveau. Je sais qu'il y a une tempête qu'on ne peut pas ne pas voir.

— Sven, non. Tu écarquilles les yeux et tu lèves les sourcils comme un fou. S'il te plaît, arrête. »

2

Quelques années de plus d'un travail abrutissant dans différentes filatures avaient eu raison, une bonne fois pour toutes, pensais-je, de ma méfiance animale.

Les tâches ingrates et monotones ont toujours éveillé en moi une torpeur voisine de la somnolence. Mes paupières s'alourdissent, mon corps ralentit presque jusqu'à l'inertie. Mon esprit vagabonde, se perd dans des rêveries sans but. Ce n'est pas ce qui fait un bon ouvrier textile. Dans un secteur qui s'enorgueillit de sa vitesse et de son efficacité, j'étais plus souvent une gêne qu'un rouage. Régulièrement, j'étais brutalement rappelé à la vigilance par mon chef de rangée, planté derrière mes épaules affaissées, qui me criait à l'oreille que j'étais une « misérable limace ». Régulièrement aussi, je me faisais renvoyer. Je ne devais qu'à mon père, contremaître doté de nombreux amis et très apprécié, de retrouver chaque fois de l'embauche dans d'autres filatures. Ce vieux salaud me le faisait

alors bien sentir – encore un effet de sa magnanimité, à l’instar de ma propre existence, dont je lui étais redevable.

Je suis bien certain que mes collègues, tout comme mon père, considéraient que j’étais soit lent, soit homosexuel. Contrairement à la plupart des hommes de mon âge et de ma classe sociale, je ne passais pas mes soirées libres dans les bars, ne m’enfonçais pas dans des sous-sols gras pour des parties de beuverie et de chansons folkloriques suédoises. J’économisais sur mes paies et, discrètement, j’en donnais toujours une petite part à ma mère. Je ne me mariaï pas ni n’engendrai d’enfants que je n’aurais vus que rarement. À la fin de la journée, je rentrais à mon minuscule et lugubre appartement et je lisais des livres qui parlaient d’explorateurs, de trappeurs et de Samis gardiens de troupeaux de rennes. Je buvais seul, parfois sans modération.

Lorsque Olga finit par se marier, avec un poissonnier aussi ennuyeux qu’irréprochable – Freyja quant à elle l’avait été à dix-huit ans, à un contremaître de filature presque aussi insupportable qu’elle –, je crois que ma mère abandonna tout espoir de perspectives brillantes pour mon avenir et accepta l’idée que j’étais une anomalie bénigne : un bon garçon, mais un garçon bizarre.

J’avais des attirances, bien sûr, mais elles étaient toujours très au-delà des paramètres acceptables pour quelqu’un de ma condition : la fille d’un riche avocat qui jamais ne m’accorda

un regard, une boulangère mariée qui faisait des petits pains exquis et laissait toujours ses doigts effleurer les miens lorsque je tendais la main pour payer ; je pourrais, tant que j'y suis, avouer le cliché d'une prostituée, laquelle me passa une maladie vénérienne. Peut-être est-il absurde de dire que chacune porta un coup terrible à mon cœur, et à égale mesure, alors qu'en réalité, c'est l'infection qui me fit frôler la mort de près, mais je soutiens qu'un amour non partagé ni partageable est plus barbare et meurtrier que tous les guerriers vikings.

C'étaient là des préoccupations banales, cependant, et je menais une vie banale. Le douloureux désir de m'aveugler de lumière blanche dans les régions polaires s'était estompé, et avec lui ma capacité à espérer. Je devenais un peu fataliste, ou du moins cynique. J'étais amer. Parfois je pouvais même me montrer cruel.

Olga avait vingt-deux ans lorsqu'elle donna le jour à son premier enfant, un garçon. Ma douce Olga. Elle recherchait si ouvertement mon approbation ; moi qui pleurais si puérilement notre séparation, je la lui refusais. L'âge adulte n'est pas souvent tendre envers les amis, ou parents, les plus proches. Je n'aimais pas son mari, Arvid, qui était un rustre. Toujours ravi de me voir, toujours généreux des modestes comforts de sa cuisine et de son foyer, et toujours en butte à ma froideur et mes rebuffades. J'usais souvent d'un registre élevé que j'avais acquis en lisant Nansen et d'autres grands hommes, dans

le seul but de nous éloigner davantage. Cela ne me procurait aucune joie, mais je le faisais quand même.

« Sven ! disait-il par exemple, avec un grand sourire. Comme c'est merveilleux de te voir. J'espère que ça va bien ou, disons, à peu près bien, à la filature. Entre, je t'en prie, je vais te faire du thé.

— Arvid, étais-je alors susceptible de répondre, l'industrie mécanisée n'est rien d'autre qu'un cancer infligé au monde moderne. Mon esclavage dans les ruches enténébrées de cette ville est un cauchemar dont je n'ai guère de chances de me réveiller. Ça ne va pas *bien* et ça ne va pas à *peu près bien* non plus. Où est ma sœur ? »

Cette froideur ne manquait pas de s'étendre à Olga, impliquée par sa proximité à Arvid. Pourquoi lui mettais-je la barre si haut ? Comment pouvais-je en attendre tellement plus d'elle, alors que moi-même je m'étais résigné à si peu ? Ce souvenir m'est encore douloureux.

Lorsqu'elle donna le jour à Wilmer, elle ne se contenta pas d'écrire ou de demander à son mari de traverser la moitié de la ville pour m'annoncer la nouvelle. Non, elle emmaillota son nouveau-né vagissant dans un linge épais, l'enroula dans des écharpes et se lança par les quartiers sales de Stockholm à pied pour pouvoir me le présenter en personne. Elle avait perdu des quantités de sang non négligeables lors de l'accouchement, quatre jours plus tôt, et elle était encore faible. J'ignore comment elle

survécut. C'était un geste audacieux pour une femme dans son état. Si seulement j'avais eu le bon sens de l'en complimenter à l'époque. Ma vaillante sœur.

Je n'avais pas fini mon poste lorsqu'elle arriva devant mon appartement. La porte étant fermée à clé, elle attendit dans le hall, pendant trois heures, en s'efforçant, j'en suis sûr, de protéger mes voisins des cris perplexes de son enfant. Lorsque je rentrai enfin, elle se leva pour me saluer. Son visage était fatigué, incroyablement fatigué, mais il y avait dans ses yeux une lumière que je n'y avais pas vue depuis plusieurs années.

« Cher Sven ! dit-elle. Regarde ! C'est Wilmer. Tu te rends compte qu'il vivait à l'intérieur de moi il y a encore quatre petites journées ? Le monde est un lieu tellement étrange.

— Ah oui ? répondis-je, avant d'ouvrir la porte. »

Une fois dans ma cellule miteuse, qui avait pour seule vue un pan de briques sous la maigre lumière blême d'une ruelle, nous nous assîmes à la table minuscule. Je détournai les yeux quand elle donna le sein à Wilmer. J'étais bien conscient qu'elle attendait que je prononce des louanges ou une bénédiction d'une forme ou d'une autre pour son enfant, pour cet exploit stupéfiant, et cette conscience qui emplissait peu à peu la pièce ne faisait que m'irriter ; j'étais incapable de parler. Les jeunes gens sont d'un égoïsme sans pareil. Il les enveloppe comme une brume.

« Sven, finit-elle par dire. Je sais que ta vie est en deçà de tes attentes. La mienne aussi, bien sûr. Mais nous sommes dans le même bain. Alors, mon cher frère, ne vas-tu pas regarder cet enfant et me dire qu'il est merveilleux ? »

Je jetai un bref regard au parasite ridé qui gigotait dans ses bras. Elle avait raison. Elle avait toujours raison. C'était quelque chose d'extraordinaire que cet enfant. Il s'était battu pour arriver dans le froid et la crasse, et ce n'était que le début. Dorénavant, chaque jour serait tout aussi difficile. Il me regarda en louchant, de ses grands yeux humides. Malgré moi, je ressentis de l'admiration pour cette créature à demi humaine. Il était laid, mais intrépide. J'aurais dû le dire.

« Hmm, fis-je. Sûr qu'il a devant lui un brillant avenir à peiner et suer dans qui sait quelle usine infernale, en claquant ses maigres salaires pour survivre jusqu'à sa mort prématurée.

— S'il te plaît, Sven.

— S'il te plaît, toi-même. S'il a une chance extraordinaire, peut-être qu'il prendra la relève de son père. Alors il aura la joyeuse perspective de passer sa vie à compter des choses, acheter des choses, vendre des choses, se préoccuper constamment de l'offre et de la demande des choses, parler indéfiniment du coût des choses, et ce jusqu'à ce que lui et tous ceux qui l'entourent deviennent complètement fous. »

Je crois – non, j'en suis certain – que les larmes coulaient sur son visage lorsqu'elle partit.

3

Quatre années passèrent. Je devins quelqu'un dont les journées ne composaient pas une vie, mais plutôt une mort en cours. Le temps était une chose qu'il fallait endurer. À cause de mon absence générale d'enthousiasme pour le travail sous quelque forme qu'il soit, je fus relégué aux pires boulots à la filature, et je m'en acquittais durant les pires postes. Ayant touché le fond, j'y demeurai, soit à cause de mon père soit parce que personne ne sait vraiment ce qui se passe pendant le poste de nuit ou ne s'en soucie, du moment que les tâches simples sont correctement exécutées.

Freyja avait quatre enfants et ma mère me tan-
nait sans cesse pour que je les voie. J'étais inca-
pable de me souvenir de leurs noms. Olga en eut
deux autres après Wilmer : une fille, Helga, et un
troisième, mort peu après la naissance. Dans les
années qui avaient suivi la naissance de Wilmer
j'avais laissé un vide narquois se creuser entre
Olga et moi, l'avais même favorisé – du moins

était-ce ainsi que je percevais les choses –, aussi n'appris-je cette perte qu'environ une semaine plus tard.

Ma mère vint me voir et s'il lui fallut vingt minutes devant sa tasse de thé avant de l'évoquer, presque comme si ça lui traversait l'esprit, je crois qu'à sa façon désuète, elle implorait mon aide. « Ta sœur ne prend pas soin d'elle au mieux », dit-elle.

Ça pouvait sembler dur, mais je parlais la langue secrète de ma mère, comme la plupart des enfants, et j'en compris le sens véritable : Olga était désespérée. Il faut parfois un coup de couteau émotionnel pour vous arracher au voile de l'apitoiement. Je sursautai comme un ivrogne qui se réveille dans un lieu inconnu.

Lorsque j'arrivai chez Olga pour la voir, Arvid était sur le pas de la porte. Il était huit heures du soir. Il avait l'air épuisé, mais il me salua avec son exaspérante politesse habituelle et m'invita à entrer. La maison était étrangement silencieuse – Wilmer et Helga devaient être au lit. Il y avait des assiettes sur la table. Manifestement ils avaient dîné tard, ou alors personne n'avait débarrassé. Arvid jeta un coup d'œil aux assiettes, puis reporta le regard sur moi.

« Si seulement nous avions une bonne ! dit-il avec un sourire forcé. Le travail d'un homme n'est jamais fini. »

J'émis un grognement pour toute réponse. J'étais encore en train d'examiner la table. Deux petites assiettes au contenu tout écrabouillé,

certaines choses mangées, d'autres délibérément repoussées sur le bord : Wilmer et Helga. Deux grandes assiettes : l'une immaculée, comme si elle avait été léchée, l'autre couverte de nourriture. Arvid me regarda longuement.

« Je suis content que tu sois venu, Sven, mais comme tu peux le voir, Olga est déjà partie se coucher. Peut-être pourrais-tu revenir demain ? Je suis sûr qu'elle serait ravie de te voir. »

Je l'ignorai et grimpai lourdement le minuscule escalier chaussé de mes godillots de travail. Ma sœur était dans son lit. La lampe était encore allumée ; elle avait un livre entre les mains, mais les yeux fermés. Lorsque je m'assis à côté d'elle, le matelas s'enfonça en grinçant.

« Sven », dit-elle, ne manifestant aucune surprise à ma présence de rôdeur dans sa chambre. Son visage était étrangement vide.

« Tu m'as manqué. »

Puis elle se mit à pleurer. De grands sanglots déchirants, qui ne faisaient pas de bruit, juste une sorte de plainte rauque, de sifflement.

Je la pris dans mes bras et ma chemise se trouva vite trempée par ses larmes.

« Je suis vraiment désolé, Olga. Désolé de ne pas avoir été là. Toutes ces longues années. »

Elle ne parla pas beaucoup ce soir-là. Elle n'en avait pas besoin. Sa douleur était stupéfiante par son ampleur. Assis contre elle, je l'enserrai dans mes bras. C'était un nuage d'orage qui emplissait la pièce, la maison entière. Je n'avais aucun

doute que ses voisins la sentaient sur plusieurs pâtés de maisons à la ronde.

Au bout d'un moment, elle jeta un coup d'œil à l'horloge, sur le manteau de la cheminée.

« Ton poste, Sven. Il faut que tu y ailles sinon tu vas être en retard. Maman dit que tu as perdu trop d'emplois et que tu ne peux pas te permettre d'en perdre un autre. »

Je fis la grimace.

« Oui, sans doute. Mais...

— Ça va aller. Seulement reviens, s'il te plaît. Wilmer et Helga adoreraient te voir. »

Une expression de honte assombrit son visage. Elle essaya de sourire.

« Je n'ai pas, enfin, je n'ai pas été la plus attentive des mères, ces derniers temps, et Arvid s'éreinte à essayer de les calmer. »

Je l'examinai et reniflai le piquant âcre du désespoir qui flottait dans la pièce.

« Je vais peut-être embrasser les petits en sortant. Bonne nuit, sœur.

— Bonne nuit, Sven. Merci. »

Je soufflai la lampe et quittai la pièce en refermant la porte derrière moi. Sur la pointe des pieds pour faire grincer les vieilles lattes du plancher le moins possible, je gagnai la chambre des enfants et soulevai tout doucement le loquet de la porte. Ils paraissaient paisibles dans leur sommeil, le visage bouffi, rose et détendu, les cheveux en bataille, les bras grands ouverts en une démonstration exagérée de leur épuisement, comme si chaque journée était un combat,

couronné par le triomphe final du sommeil. Je n'osai pas les embrasser sur le front. Je savais que le sommeil des enfants était une affaire sérieuse. Alors j'attrapai une couverture de laine rêche sur l'étagère et l'étendis entre les deux petits lits. Puis je retirai mes godillots et m'allongeai, les mains croisées sous la tête. Je les écoutai respirer. Nez bouchés, minuscules ronflements. L'heure du poste de nuit vint, puis elle passa.

Ainsi commença une période relativement heureuse de ma vie. À l'âge de vingt-huit ans, je quittai le monde de l'industrie et devint la nounou des enfants de ma sœur. Arvid, bénie soit son âme épaisse, n'aurait pu se réjouir davantage. Comme il lui eût été facile de mal prendre cette intrusion dans son foyer, cet « échec » de son épouse face à ses devoirs, ou encore cette pression supplémentaire sur sa stabilité financière (minime, toutefois, car je consacrais mes économies à faire des courses et acheter des vêtements pour les enfants). Il devait savoir que ses voisins et amis parlaient sous cape de la femme dont le frère avait dû venir s'installer à la maison parce qu'elle ne s'occupait pas de ses enfants. Il n'exprima jamais que du soulagement. Limité comme il était sur le plan affectif, il n'avait pas su faire face à la situation et ça lui avait causé de l'anxiété. Il savait très bien comment acheter et vendre le poisson ou être un mari agréable. Une décompensation face à

une perte inimaginable, en revanche, c'était hors de son étroit domaine de compétence.

Mon Dieu, comme ces enfants éprouvèrent ma patience. Passé la joie initiale de l'étrange et du nouveau, il s'écoula un mois ou deux où nous ne partageâmes que de l'hostilité. Leur éducation dans l'art de l'obéissance et de la courtoisie s'avérait, au mieux, sommaire. Arvid avait la poigne molle. Tout ce qu'il pouvait obtenir de Wilmer et d'Helga, c'était au mieux un mur de résistance inébranlable. Assister à ses tentatives pitoyables pour les faire manger, par exemple, était éprouvant. Quant à ma sœur – eh bien, c'est difficile à dire. Peut-être avait-elle eu plus d'aptitude à la discipline avant la mort de son troisième enfant resté sans nom. J'en doute, pourtant. Ce qui est certain, c'est que le fait d'en avoir perdu un rendait ses deux survivants précieux et irréprochables à ses yeux.

Oh, ils voulaient lui faire plaisir, bien sûr, en particulier lorsqu'elle se renfermait sur elle-même, le regard lointain. Et ils savaient qu'elle ne les laisserait jamais tomber, concept que les enfants saisissent plus tôt que nous le croyons, même s'ils ne connaissent pas encore les limites de ce monde – ce qui est réel, ce qui ne l'est pas. Seulement ils étaient incontrôlables. Arvid se faisait régulièrement traiter de « Gras de Baleine » et « Fesse de Crabe ». Ils l'adoraient, mais n'avaient pas de respect pour lui.

Naturellement, j'entrepris de leur inculquer un peu de discipline. Ignorant tout des enfants et de

leur entêtement, je fus bon pour une surprise. Ils furent choqués au début – blessés, même – de voir ce dont j'étais prêt à les priver quand ils n'écoutaient pas (par exemple leur rituel du soir, long et si rigide – le bain, l'histoire, la chanson). C'étaient d'horribles monstres – vraiment abominables. Comme la plupart des enfants. Mais petit à petit, ils commencèrent à voir que je n'étais pas foncièrement mauvais – que j'avais bien plus de tolérance, en fait, pour des comportements ou activités que la plupart des autres adultes semblaient trouver aberrants ou malsains (de par une interprétation grossière et fort répandue de la Vulgate) – et nous acquîmes un respect mutuel. Ils découvrirent à quel point je pouvais être obstiné, et je découvris à quel point ils pouvaient être obstinés. Impossible de m'attendrir, par exemple, dès qu'il s'agissait de respecter une alimentation suffisante ou d'aller se coucher assez tôt pour permettre à chacun de régénérer son humanité. Quant à eux, ils ne transigeaient pas sur les questions d'hygiène, de vulgarité, sur la présence de certains prédateurs équatoriaux dans leur placard, etc.

Par la force des choses, les règles de l'impasse et du cessez-le-feu évoluèrent au fil du temps et j'en vins à les aimer, ces horribles petits garnements. Leurs remarques étranges et libres de préjugés me prenaient souvent de court, et la joie qu'ils tiraient des inepties ridicules du quotidien me rajeunissait. Je me souviens avec tendresse de la fois où Wilmer, cinq ans, ayant

remarqué qu'il n'y avait plus de saindoux et voulant faire frire un hareng – un des plats préférés d'Olga – entreprit de faire fondre sa sœur. L'odeur nous parvint avant même les hurlements. Lorsque Helga sortit de la cuisine en titubant, le bras cramoisi et couvert de méchantes cloques blanches, Wilmer suivit en expliquant allégrement : « Maman dit toujours qu'Helga a encore des bourrelets dodus de bébé phoque », ce à quoi Helga, levant la tête de ses blessures, partit d'un grand fou rire.

Il est sans doute absurde – et certainement banal – de suggérer que deux tyrans aussi dénués d'empathie aient pu me donner une raison de vivre, pourtant ça ressemblait bien à ça. Peut-être étais-je juste trop occupé pour m'apitoyer sur mon sort.

Lorsque Wilmer commença l'école, je restai chez ma sœur et tissai un lien particulier avec Helga. Alors que Wilmer avait commencé à montrer des tendances indéniablement héritées d'Arvid, devenant velléitaire, voire obséquieux dans certaines circonstances, Helga s'avérait une puissante tempête qui ne faisait que forcer d'année en année. Elle pouvait être tour à tour blasée et sincère, obtuse et futée, mordante et indulgente.

Je savais bien que je serais en plan quand elle finirait par aller à l'école, mais, fidèle à moi-même, j'étais incapable de concevoir une option de rechange. Je n'avais aucune intention de retourner à la vie d'usine à Stockholm ni, pire encore, de choisir entre la charité d'Arvid et la vie à la rue.

Ce fut Olga, bien sûr, qui me trouva une issue.

« Sven », me dit-elle un jour, tandis que nous prenions le petit déjeuner ensemble, Helga, elle et

moi. Je devinai à l'intonation musicale qu'elle donnait à mon nom qu'elle n'était pas du tout sûre de l'accueil qui lui serait fait.

« Oui, sœur ?

— As-tu réfléchi à ce que tu pourrais faire quand Helga aura commencé l'école ?

— Je ne vais pas aller à l'école, dit Helga. Je vais traverser l'Antarctique avec Oncle Sven.

— Oui, ma chérie. Maintenant laisse-moi parler avec ton oncle. »

Ces mots furent accueillis avec une expression d'une insolence étonnante, qui m'amusa. Sans cela, peut-être aurais-je été moins enclin à considérer la question.

« Oui, sœur. J'y ai réfléchi. Je me suis dit que je pourrais tenter ma chance dans la pêche à la morue. Ou m'acheter un casque et partir faire la guerre en France.

— Sois sérieux, Sven. Sais-tu ce que tu feras ?

— Bien sûr que non, Olga. La question n'est jamais loin, et elle m'amène bien près du désespoir.

— Eh bien, dit-elle, hésitante, me permettras-tu de te proposer une alternative au désespoir ? » Je dressai les sourcils. Elle scruta mon visage, puis poursuivit. « Je sais ce que t'inspirent les basses besognes, mais j'ai entendu parler récemment d'un intérêt minier...

— Oh, je t'en prie ! dis-je en me rembrunissant. Ne me parle pas de ce métier misérable. Cette idée vient-elle de Papa ? »

Son visage rougit pour s'assortir au mien et sa voix se fit cinglante :

« Non, *certainement pas*, et je suis offusquée par cette suggestion. »

Nous contemplâmes nos assiettes en silence quelques instants, sous le regard d'Helga qui avait l'air ravie et inquiète.

« Excuse-moi, finis-je par dire. S'il te plaît, continue. »

Elle s'éclaircit la gorge.

« Un intérêt minier dans le Spitzberg.

— Le Spitzberg !

— Oui, le Spitzberg », reprit-elle, et elle me raconta qu'elle avait vu un prospectus affiché à l'extérieur de l'Institut polaire.

Un certain nombre de Scandinaves, dont une part non négligeable de Suédois, signaient d'intéressants contrats avec une compagnie basée là-bas. La colonie s'appelait Longyear City. L'archipel regorgeait littéralement de charbon, à ce qu'il semblait.

Je m'aperçus, l'entendant parler, que mon pessimisme si bien arrimé avait vacillé.

« Le Spitzberg, répétais-je. J'ai toujours été fasciné par ce lieu.

— Oui, Sven, je sais », dit-elle avec indulgence.

Je lui demandai ce qu'elle faisait à l'Institut polaire, mais c'était évident. Elle m'aidait, bien sûr. Elle avait sans doute passé des mois à essayer de me trouver une vie nouvelle, heureuse. Je la regardai avec tendresse.

« Ma sœur chérie, dis-je. Mais la mine, mon Dieu. C'est une vie difficile. Les contrats sont de quelle durée ?

— Deux ans, dit Olga, avec deux semaines de congé à la fin de la première année. Tu pourrais faire un peu d'exploration, j'imagine.

— D'exploration ?

— Oui, d'exploration, bien sûr ! » Elle haussa légèrement le ton et me jeta un regard dur, impatient. « Depuis combien d'années tu nous bassines sur le grand morse à moustaches qui plonge et se prélasse, l'ours polaire toujours affamé, avec ses pattes palmées et son museau ensanglanté, les bancs de narvals insaisissables et leurs longues dents torsadées, qui réussissent l'exploit de ne pas s'embrocher quand ils se rassemblent et nagent en groupe, comme s'ils étaient guidés par une vision collective ? Tu nous bassines, Wilmer, Helga et moi avec les chatolements de l'aurore boréale et son bourdonnement à peine audible, avec le craquement retentissant de l'iceberg qui vèle. Et la glace ! Mon Dieu, la glace ! Apparemment illimitée dans ses sons, ses incarnations, sa capacité à écraser, estropier et tuer de bons marins chrétiens. N'est-ce pas ce dont tu rêves depuis toujours ? N'aimerais-tu pas voir ça de tes yeux ? Peut-être qu'alors tu t'en lasseras enfin et que tu trouveras autre chose à raconter. »

Je ne pus m'empêcher de rire. Comme elle me connaissait bien. Avec quelle précision elle avait disséqué mes exposés monotones et pédants.

« Oui, j'imagine que je pourrais faire de l'exploration. » L'idée me semblait légère et pétillante – comme une blague. Pas du tout sérieuse.

« Et toi, qu'en penses-tu, jeune Helga ? De cette aventure arctique ?

— Un ours blanc te mangera la figure, Oncle Sven », répondit-elle en souriant.

6

Je crois que nous fûmes tous plus qu'un peu surpris quand je me lançai bel et bien dans cette aventure. Cela se passa très vite. En l'espace d'une semaine j'avais signé un contrat. En l'espace d'un mois j'étais parti. À la gare, les adieux furent brefs. Olga ne flancha pas l'ombre d'un instant. Elle me prit par les épaules et me scruta longuement, comme pour m'extorquer un serment. Arvid me serra la main, suivi résolument par Wilmer. Helga refusait de croiser mon regard. Elle me tourna le dos, agrippée à la robe d'Olga, jusqu'au tout dernier moment, quand le contrôleur annonça le départ imminent du train. Sur quoi elle s'arracha au flanc de sa mère, courut vers moi et me cribla le corps de ses petits poings pareils à des pommes sauvages. Puis elle leva les yeux, des traînées de larmes fendues en deux par un sourire féroce.

« T'as intérêt à avoir quelque chose de formidable à me raconter quand tu reviendras », dit-elle.

Les séparations sont moins douloureuses lorsqu'on aspire à sa destination, même si (surtout si ?) on est incapable de concevoir la chose qu'on est en train de faire, ni la durée qu'elle prendra. C'est ainsi que, montant dans le train pour Tromsø puis, de là, dans le bateau pour le Spitzberg et Longyear City, je n'éprouvai pas l'appréhension à laquelle j'aurais pu m'attendre. Il y avait trop d'inconnues. Mes volumineuses lectures m'avaient peu préparé à ce que j'allais trouver en arrivant. Les paquebots, le charbonnage, la vie dans un campement créé spécifiquement pour les mineurs – tout cela était à mille lieues du danger et de la griserie qu'il peut y avoir à explorer des côtes inconnues dans un navire à hauts mâts. L'idée de ce qui m'attendait était apaisante, d'une certaine façon. Je n'avais, à ma connaissance, rien à craindre. Et hormis ma sœur et ses enfants, rien de ce que je laissais derrière moi n'aurait pu retenir mes pensées.

J'ai travaillé très peu de temps dans les mines du Spitzberg. Certains aimeraient peut-être que je raconte plus en détail ma brève carrière dans ce métier épouvantable. Je ne puis qu'espérer que le récit tronqué qui va suivre ne les décevra pas. En l'état actuel des choses, on en a déjà écrit plus qu'assez sur les souffrances et les indignités d'une vie de mineur. Les horaires terribles et la privation de soleil qui en découle. Le labeur brutal. La nocivité de l'air. La crasse, permanente et insidieuse. L'ennui et la monotonie. Les blessures et les morts, survenant à une

cadence qui rend l'observateur (et même la victime) imperméable à la surprise. L'exploitation criminelle des mineurs, dont la maigre paie se trouve encore davantage réduite par la mainmise de la compagnie minière sur les denrées et ressources locales, en particulier dans des zones isolées comme le Spitzberg.

Longyear City, du nom du baron américain du bois d'œuvre et des gisements miniers John Longyear, était nettement plus civilisée que la moyenne des camps miniers, mais néanmoins entièrement dirigée par une entreprise – en l'occurrence la SNSK, la Store Norske Spitsbergen Kulkompani, qui venait de remplacer l'ACC, Arctic Coal Company de Longyear, laquelle était l'entité fondatrice. Ce changement de propriétaire expliquait l'afflux de nouveaux contrats ainsi que l'annonce qui avait attiré l'attention d'Olga en Suède.

À mon arrivée en 1916, la ville n'existait que depuis dix ans. Tout était encore en anglais : les panneaux, les denrées non périssables laissées par les prédécesseurs, les revues cochonnes cachées sous nos matelas. L'atmosphère y était houleuse, durant les années que j'y ai passées, car la ville s'était vidée de ceux qui s'y trouvaient pour se remplir de nouveaux venus. Il y a une étrangeté inhérente à un lieu qui n'a pas de citoyens établis. Les hommes viennent et repartent, apportant parfois quelques vestiges des cultures qu'ils ont quittées, mais guère plus. J'ai souvent eu l'impression particulièrement

troublante que jamais personne ne vivait là pour de bon. Les gens ne restaient pas assez longtemps pour laisser une empreinte durable, même s'ils y mouraient et que leurs corps restaient, conservés pour toujours dans la glace jalouse. La civilisation – si l'on peut dire – était, si ce n'est transparente, du moins translucide. Les gens et leur ville : des spectres, de vivants échos. Le Spitzberg : l'unique constante.

City n'est, ou n'était, certainement pas le mot juste. Avez-vous jamais vu une bernache accrochée à un rocher noir criblé de trous, sans cesse assailli par les flots ? Parfois la marée se retire, ou les vagues se font moins hautes, accordant un bref répit à la courageuse bernache, mais toujours la mer revient, forte de sa vieille rage, pour frapper une fois encore. Les colonies de l'Arctique sont pareilles. La différence étant, je suppose, que les bernaches sont plus coriaces que les humains.

Une ville ne grandit pas beaucoup en dix ans, sauf peut-être en cas de ruée vers l'or. Il n'y eut pas de ruée vers l'or à Longyear City – seulement de la folie. J'y arrivai pendant l'été, saison où on peut plus facilement se bercer de l'illusion qu'on va faire un séjour convenable. Quelques piètres bâtiments et cabanes étaient perchés au flanc de la colline, certains sur pilotis pour se protéger de la boue du dégel, d'autres plantés dans la pierre. À leur pied, une grande plage de rochers brisés. Au-dessus, la montagne qui se dressait, brune, dépourvue d'arbres, inamicale,

comme si sa seule raison d'être, son unique but, était de faire de l'ombre.

Mes impressions, quand j'ai débarqué, furent doubles : tout d'abord, malgré tous les récits poignants de fins cruelles dans le Nord que j'avais lus, j'étais déçu. Où était-il passé, mon sentiment d'être frappé de stupeur par l'horrible pouvoir de la froide mort blanche ? Je m'étais attendu à ressentir un frisson menaçant en découvrant l'Arctique ; ce que j'éprouvai tenait davantage du haussement d'épaules. Ma deuxième impression – plus précise et plus durable – fut celle d'une désorientation visuelle totale. L'Isfjord est tellement vaste d'est en ouest qu'il scinde pratiquement l'île du Spitzberg en deux, avec des ramifications qui s'étirent loin vers le nord et vers le sud, Longyear étant située presque au milieu. Quand je regardais derrière moi la mer et les montagnes qui se chevauchaient, je n'avais pas la moindre idée de la distance. L'autre côté de la baie pouvait être à cent mètres, ou à cent mille.

1916 fut une année de grande activité pour la Store Norske. Les Américains avaient sombré dans la ruine financière à Longyear et les Norvégiens étaient bien décidés à réussir sur toute la ligne. Ils construisaient plusieurs nouveaux baraquements pour les mineurs et venaient d'émettre un billet papier portant le logo de la compagnie, contre lequel les ouvriers maugréaient déjà.

Je commençai le travail le lendemain de mon arrivée. Le travail à l'usine et la mine : les ressemblances sont innombrables. Si vous vous engagez dans une activité en sachant que vous allez être pressé comme un citron jusqu'à l'avant-dernière goutte, voire la dernière, au moins n'avez-vous pas à vous colleter avec vos espoirs brisés. Ce qui aggrava ma situation pendant un certain temps, c'était que je n'avais pas fait de tâches ingrates depuis plusieurs années, de sorte que j'avais le cerveau vif et le corps mou. La transition fut désagréable. Une conversation pauvre, voire son absence totale, tue les élucubrations les plus raffinées de l'esprit, pendant qu'un travail brutal transforme la forme physique en une chose méconnaissable – une toile rouge, toute de force et de douleur.

J'étais parvenu à me convaincre que le lieu en vaudrait la peine – qu'il en vaudrait toutes les peines. À Stockholm, l'homme qui a le désir et la volonté de visiter la ville après son poste de travail peut le faire. Les vraies villes continuent d'exister passées les limites diurnes. Mais le désir et la volonté de voir les merveilles et les terreurs du Spitzberg ne valaient pas plus qu'un sifflement dans le vent. Les changements de poste n'y faisaient rien. Bien sûr, la lumière du jour ne cessait jamais en été, mais je n'avais aucun moyen d'aller où que ce soit.

Il y eut un temps où je perdis l'espoir. Je ne connaissais personne et ne parlais pas norvégien. Le petit noyau de Suédois sous contrat formait

un groupe uni, mais je n'appartenais pas davantage à cette communauté que lorsque je vivais à Stockholm. Cette distance, accentuée par l'isolement géographique, suffisait presque à m'achever. Cet été-là j'envisageai à de multiples reprises de rentrer à la maison. Mais comment ferais-je le voyage ? La perspective était ruineuse, financièrement. Et la Compagnie me permettrait-elle seulement de rompre mon contrat ? Les directeurs de mine ne sont pas mondialement connus pour leur compassion.

Je songeai à me tuer, naturellement. Ça ne manquait pas d'un certain attrait. Mais n'ayant pas misé sur la religion et ses divers baumes ridicules, j'avais une peur terrible de ma propre non-existence. Depuis l'époque où j'étais un enfant sceptique et précoce, l'idée qu'on s'éteignait comme ça, comme une ampoule ou une étoile, suffisait largement à me plonger dans des souffrances existentielles quasi paralysantes. Je savais que je cesserais d'être, pourtant j'avais du mal à imaginer le monde sans moi. C'est une forme de narcissisme, bien sûr, mais comment pourrions-nous vivre jour après jour sans nous convaincre fallacieusement de notre importance ? Les enfants suivent la logique jusqu'à son terme, et ceux qui ne veulent ou ne peuvent croire en la vie après la mort arrivent inmanquablement devant ce gouffre mental sidérant. La seule réaction raisonnable consiste alors à fermer les yeux, replier les genoux contre la poitrine et geindre.

Quand on faisait son poste long et brutal dans l'obscurité souterraine, il n'y avait guère de place pour l'introspection. Si un mineur se laissait aller à rêvasser ou à geindre, il lui arrivait malheur. J'en ai été témoin à maintes reprises. Il était fréquent que des wagons débordant de charbon passent sur les pieds des inattentifs, mutilant leurs orteils au point de leur faire perdre leur apparence d'appendices humains, voire les sectionnant complètement. Des pics et des pioches s'enfonçaient dans la chair tendre des mollets des hommes. Les mineurs trébuchaient dans l'obscurité et se cognaient la tête et les dents avec une étonnante régularité. De gros blocs de pierre tombaient sur les têtes. L'insalubrité de l'air passait inaperçue. Ou bien, pire encore : l'indolence était repérée par un contremaître, vivement réprimandée et payée d'une perte financière supplémentaire.

Ces étourderies sont pour beaucoup imputables à la fatigue et à la faim, mais les mineurs – et c'est également vrai des ouvriers en usine – n'épuisent pas leurs maigres forces en bavardages. La vie est trop dure et trop bruyante. Les hommes se retrouvent donc livrés à leurs pensées et si certains – la plupart, sans doute – ne trouvent pas grand-chose à en faire, d'autres se perdent dans une réflexion morose qui laisse leurs corps vulnérables à toutes sortes de punitions.

Je savais que j'étais de ceux-là, aussi faisais-je tout mon possible pour garder l'esprit présent,

si ce n'est actif, pendant le travail. En revanche à la fin d'un poste, lorsque le reste des ouvriers se retirait au saloon de la Compagnie pour le plaisir de bavarder et dépenser les billets de la Compagnie gagnés au prix de leur sang en gin et bière de la Compagnie, je devenais soudain un risque beaucoup plus grand pour moi-même. On m'invitait, bien sûr, malgré mon indifférence manifeste et quelque peu maussade pour la camaraderie virile. La petite escouade de Suédois se targuait de noblesse, comparée aux gros buveurs qu'étaient les Norvégiens. Mais c'est comme tout. Si vous persistez à refuser, on finira par cesser de vous solliciter.

À Stockholm, ça ne me gênait pas spécialement. À la fin de mon poste, je pouvais retourner à ma chambre et mes livres avec une relative fatuité, ou arpenter la ville à la recherche de sa putain la plus belle, la plus intelligente et la plus mélancolique. Mais au Spitzberg ! Au Spitzberg, hélas, il n'y avait nulle part où aller, à part un baraquement vide et froid, un maigre matelas sur un lit grinçant, un bout de chandelle vacillante et aucun livre, à part ceux, rares et précieux, que j'avais apportés avec moi et lus et relus jusqu'à ce que les pages en tombent. L'ironie de la chose ne m'échappait pas : j'étais venu au Spitzberg pour voir un monde plus vaste – plus vaste que Stockholm, plus vaste que tout ce que je pouvais concevoir – et mon univers était devenu minuscule.

J'étais au désespoir. J'écrivais des lettres angoissées à Olga, ne me sentant nullement coupable à la pensée qu'elle puisse se sentir impuissante ou, pire encore, responsable. Je comptais les jours et ils passaient avec une langueur terrible. Durant cette période, je me mis à penser davantage aux marins de ces expéditions polaires qui m'avaient tant fasciné. Les sombres hivers, prisonniers de la glace. L'absence d'espoir. Certains officiers novateurs, qui tentaient de lutter contre la léthargie (et le scorbut) chez leurs hommes en leur faisant faire de l'exercice et du théâtre. Ces passages-là des récits m'avaient presque toujours paru plats. Il est difficile de transmettre des souffrances lorsque leurs circonstances ne trouvent pas d'écho chez le lecteur. À présent elles en trouvaient un. Je comprenais enfin que la réalité d'un ennui implacable dans un lieu froid et mort, ce n'était peut-être pas si romantique que ça, en fin de compte.

Quand je fis la connaissance de Charles MacIntyre, j'étais dans un grand creux de la vague. Un de mes pires. Depuis six mois interminables, je travaillais dans un inconfort extrême et, pour le reste, vivais sans aucun des stimuli – instruction, loisirs ou contacts – dont un être humain a besoin pour garder sa santé mentale et physique. Cette privation m'avait marqué de pitoyable façon. Je me traînais du baraquement au puits de mine les yeux baissés ; quand il m'était demandé de parler, je balbutiais entre mes dents ; ma peau était blanche comme de la chair de maquereau. Sauf si le travail exigeait le contraire, je gardais les mains enfoncées dans mes poches, doigts repliés, telles deux boules de racines torsées endolories par les sévices et le froid. À plusieurs reprises, je trébuchai contre les bois flottés et les grossières planches de pin jetés au hasard, en guise de passerelle, sur la gadoue qui ne cessait de geler et fondre à nouveau. Mains clouées sur les côtés, je tombais en avant,



13987

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 3 décembre 2023*

Dépôt légal décembre 2023
EAN 9782290381298
OTP L21EPLN003385-548192

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion